

CE QUE NOUS VOULONS...

Par millions, des êtres humains travaillent dix et douze heures par jour - et dans d'épouvantables conditions - en échange d'un salaire insuffisant.

Par millions, des créatures, faites pour ressentir et provoquer l'amour, demandent à la vente de leur chair le pain qui leur est indispensable.

Par millions, des enfants, inoffensifs et charmants, manquent de l'alimentation et de la culture nécessaires à ces jeunes arbustes.

Par millions, des vieillards qui, durant toute une carrière laborieuse de vingt-cinq, trente et quarante ans, ont entretenu la richesse publique et édifié la fortune particulière, tendent leurs mains tremblantes aux portes des hospices ou aux passants.

Par millions, des adultes cherchent en vain du travail et, sans travail, sont sans pain.

Par millions, des petits propriétaires industriels et boutiquiers succombent sous les coups répétés de puissants rivaux.

Par millions, de jeunes hommes sont arrachés au champ, à l'atelier, à leur famille, à leurs amours en prévision d'une tuerie aussi internationale qu'incompréhensible.

Par millions, des malheureux - que l'organisation sociale pousse fatalement à enfreindre la loi dirigée contre eux - gémissent dans les prisons et les bagnes.

Nous voulons que cela cesse.

Des flibustiers investis d'un mandat par la crédulité populaire ou pourvus d'une fonction par la complaisance gouvernementale, puisent - à sales mains - dans le trésor public.

Au parlement, c'est une permanente soûlographie entretenue par les vins en pots.

D'accord avec le pouvoir temporel des francs-maçons, le pouvoir spirituel des ministres d'un Dieu ridicule cherche à s'appuyer sur l'absurdité des dogmes et la métaphysique des croyances religieuses.

Dans les sphères gouvernementales un vent de régression incline les têtes et dessèche les consciences.

Les foules, dans leur ignorance et leurs habitudes de servilité, acclament ceux qui les fouaillent ou les détroussent; elles se pressent, respectueuses, sur le passage d'un Grand qui les méprise ou les flatte, et suivent les conseils des prêcheurs de résignation et de calme.

La littérature est soumise, l'éloquence docile, l'art obéissant, la pensée asservie.

Nous voulons que cela prenne fin! Insolence chez les en-haut; platitude chez les en-bas; à tous les degrés de l'échelle sociale: affaissement des énergies, désorientation des consciences, lâcheté et hypocrisie.

Les belles passions sont comprimées, les élans généreux étouffés, contrariées les tendances élevées, les fécondes initiatives, les nobles impulsions.

L'Individu n'est qu'un organisme atrocement mutilé, sans vigueur, sans ressort, sans vie.

Nous voulons qu'il n'en soit plus ainsi!

Vivre, être heureux, être libres, voilà ce que nous voulons.

Goûter le bien-être physique qu'assurent une nourriture saine et abondante, un vêtement et une habitation confortables.

Cultiver notre intelligence, développer nos facultés, enrichir notre cerveau des connaissances acquises, réjouir nos regards de la contemplation des chefs-d'œuvre de l'Art et de la Nature, procurer à nos oreilles les vibrations des plus pures harmonies, étudier avec un esprit libre les problèmes de la vie, penser ce que nous inspire notre raison éclairée et confier à notre bouche hardie le soin d'exprimer notre Idée.

Voilà ce que nous voulons.

Et nous voulons aussi fonder un milieu social favorable à l'affirmation intégrale de la personnalité humaine, par le libre jeu des forces qui s'agitent en nous, par l'épanouissement de nos aptitudes, par le dégagement normal de nos affinités, par le rayonnement de nos sympathies.

Il faut demander à la vie tout ce qu'elle comporte de joies.

Je sais bien que vouloir cela et le dire c'est s'exposer à être traités en malfaiteurs.

Qu'importe!

Propagateurs volontaires d'une idée que nous savons juste, nous envisageons sans défaillance les conséquences de la bataille.

Il nous serait plus pénible de rester inactifs au sein de la mêlée que de courir les risques attachés à la lutte.

Si c'est être des malfaiteurs que de vouloir la fin de la misère, de l'ignorance, des guerres; si c'est être des malfaiteurs que de préparer l'avènement d'une société de concorde, de savoir, d'abondance, d'harmonie, eh bien, soit! Nous sommes des malfaiteurs; nous acceptons l'épithète, nous la revendiquons fièrement.

Que nos adversaires quittent l'espoir de nous désarmer. Nous ne sommes pas plus de ceux qu'on corrompt, que de ceux qu'on intimide

L'esprit d'indépendance s'éveille et se fortifie dans les jeunes générations, un souffle d'affranchissement s'élève, commençant à tout rafraîchir dans le désert. L'esclave veut conquérir sa place d'Être libre.

Nous voulons être heureux; mais nous voulons que tous le soient, car nous ne pourrions pas rire quand les autres pleurent, chanter quand les autres gémissent.

Voilà ce que nous voulons; et nous le voulons de toute la puissance de notre fermeté, de toute la force de notre obstination.

Elles le veulent aussi, sans doute, les dix mille personnes qui sont venues nous entendre, samedi dernier au Tivoli; ils le veulent, sans doute, les cent mille lecteurs qui ont acheté le premier numéro de ce journal.

Le veux-tu aussi, toi qui me lis? Veux-tu vivre, être heureux, être libre? Veux-tu que chacun soit libre, soit heureux et vive?... Oui? Eh bien! il dépend de toi, de moi, de nous tous, que ce rêve enchanteur devienne une réalité.

Si tu le veux résolument, dis adieu à ton passé; abandonne, s'il le faut, famille, amitiés, situation; fuis l'atmosphère empestée des églises et des parlements, et viens, viens combattre, libre, au milieu d'hommes libres.

Sébastien FAURE.
